

PAULE DU BOUCHET

La langue
de l'hirondelle

récit

nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Gallimard

DEBOUT SUR LE CIEL, *récit*, 2018.

L'ANNONCE, *récit*, 2022.

L'ANNÉE BLANCHE, *récit*, 2023.

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

LE JOURNAL D'ADÈLE, « Folio Junior », 1995.

À LA VIE À LA MORT, « Pôle Fiction », 1999 ; « Folio Junior », 2003.

CHANTE, LUNA, « Scripto », 2004.

MON AMIE SOPHIE SCHOLL, « Scripto », 2009 ; Gallimard, « Folio+ Collège », 2019.

DANS PARIS OCCUPÉ, « Mon histoire », 2012.

AU TEMPS DES MARTYRS CHRÉTIENS, « Mon histoire », 2014.

JE VOUS ÉCRIRAI, « Scripto », 2017.

68 ANNÉE ZÉRO, « Scripto », 2018.

J'AI RENCONTRÉ L'ENFANT SAUVAGE, « Mon histoire », 2022.

Chez d'autres éditeurs

EMPORTÉE, Actes Sud, 2011 ; Des femmes-Antoinette Fouque, 2020.

LA LANGUE DE L'HIRONDELLE

PAULE DU BOUCHET

LA LANGUE DE
L'HIRONDELLE

récit

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2024.*

« Même si vous étiez dans une prison dont les murs étoufferaient tous les bruits du monde, ne vous resterait-il votre enfance, cette précieuse, cette royale richesse, ce trésor de souvenirs? Tournez là votre esprit. Tentez de remettre à flot de ce vaste passé les impressions coulées. »

RILKE,

Lettres à un jeune poète

Avant-propos

Certains soirs, à l'instant de poser ma tête sur l'oreiller, me reviennent des bribes du rêve de la nuit précédente. Comme un appel à reprendre l'histoire là où je l'avais laissée la veille. Ma deuxième vie, celle qui s'écoule parallèlement à ma vie diurne, dans le souterrain du sommeil, m'apparaît alors éminemment importante. Avant de pouvoir m'endormir, je suis sommée de remettre de l'ordre dans mon récit onirique.

Il s'agit de capter tel moment du rêve précédent, tel visage, telle parole, tel lieu, tel objet, de le plaquer au juste endroit de ce nouvel épisode qu'est la nuit qui s'annonce. Ce rêve à construire est balbutiant, peu sûr, mais impératif. Cette situation qui me remonte du rêve passé sans que je l'aie cherché, je dois la fixer d'un coup, l'immobiliser comme on le fait d'un papillon avec un filet. Elle

est une « accroche » à laquelle amarrer le rêve à venir. Rassurée par ce signe tangible de continuité, je m'endors. Parfois, je me réveille un peu plus tard, avec la mauvaise conscience de ne pas avoir poursuivi ce que me proposait cette « accroche » : la quête du rêve précédent. Je me suis contentée de cette unique image, me suis endormie lâchement. Dans ces cas-là, je ne parviens plus à retrouver le sommeil. Je suis happée par une force étrange et ne sais, au fond, si je dois mettre mon énergie à retrouver l'ancien rêve, à en replacer quelques éléments comme on pose les pièces d'un puzzle en les identifiant aux seuls contours sans les rapporter au dessin général, ou si je dois au contraire oublier cette sollicitation pour dormir plus vite.

*

Ce « rêve à venir » remonte à ma petite enfance. Le soir, quand mon père venait s'asseoir sur le bord du lit pour me souhaiter le bonsoir, je lui disais : « Raconte-moi mon rêve. » Et il s'exécutait. Mon père me racontait mon rêve. C'est dans ce rêve-là, tendu et saisi comme une perche pour être sauvée de la noyade nocturne, que j'ai puisé, nuit après nuit, une singulière force de vie.

Jamais je n'ai tenté d'expliquer ce qui, dans cette requête du soir, demeurerait si opérant le jour. Mais ce qui m'apparaît aujourd'hui avec évidence, c'est l'incomparable lumière du « à venir » dans l'obscurité du présent. Ce « rêve à venir », porté par celui que j'aimais, était un pont jeté entre le jour et la nuit, entre l'avenir et le perdu. Aujourd'hui, lorsque à l'instant de dormir, je tente de raccorder les morceaux épars du rêve précédent, il me semble que je convoque le même impératif : établir une continuité au plus profond de ma vie.

*

De même, au réveil, nous jetons parfois dans nos carnets des phrases, ou des mots, sans vraiment y penser. Nous les notons vite, nous les parons de guillemets afin de ne pas perdre de temps à les expliciter. Parfois, leur non-sens s'affirme comme une injonction. En dormant, on a pensé cette association de voyelles et de consonnes, elle nous a paru détenir des clés essentielles, on aurait dû y penser depuis longtemps, comment a-t-on pu vivre toutes ces années sans connaître ce mot ?

Plus tard, en les redécouvrant, il semble que ces

phrases, ces mots, aient poussé en notre absence et déployé un système racinaire comme celui des orties ou de la menthe sauvage. Les livres s'inventent ainsi, comme les rêves, sans nous. Au regard de cette activité souterraine enchevêtrée, nos vies au grand air semblent d'une simplicité affligeante. Elles semblent ne répondre que très imparfaitement à ce que nous avons « sous le pied », comme le formule justement le langage populaire. Des racines. Cette origine-là, c'est le souvenir, nécessairement travesti par les mots qui le convoquent. Pourtant, comment maintenir le lien avec la mémoire vive sans les mots, sans le récit dont nous savons qu'immanquablement ils trahissent cette mémoire ?

*

Tenant d'extraire de la mémoire ce qui aujourd'hui demeure, irréductible, il m'apparaît clairement que le noyau de l'enfance que je tente d'atteindre ressemble à ces mots qui ne se raccordent à rien. À ces mots « insensés » pour l'adulte que je suis devenue, pourtant limpides si je les rapporte à l'enfance : une source jaillissante à laquelle m'abreuver, toujours disponible.

IMAGES

Il y a quelque temps, je suis tombée sur de vieilles bobines de films super 8 réalisés dans les années cinquante par mon oncle. Je les ai fait numériser et j'ai attendu avec impatience durant le mois de délai qui a suivi. Une impatience qui n'était pas tant de rafraîchir ma mémoire ou de vivifier des souvenirs que de *découvrir* quelque chose. Ces rouleaux enfermés dans leurs boîtes métalliques étaient, je le devinais, susceptibles de contenir une *vérité*. Derrière ces images d'amateur, sous ce support un peu naïf, se trouvait peut-être une évidence existant bien en amont du frisson d'attendrissement lié au souvenir, bien en amont de la nostalgie. Cette vérité-là relevait, je le pressentais, de l'interrogation silencieuse qui nous accompagne au long de notre vie comme une basse

continue, « Qui suis-je? », et de ces réponses qui nous viennent parfois et alors nous les essayons comme on essaie un vêtement. L'habit est trop grand, trop voyant, trop triste. Rarement à notre taille comme dans le conte pour enfants *Boucle d'or et les trois ours*. Pour autant, on ne se le dit pas ainsi, la recherche est floue, on ne sait pas explicitement que c'est cela, vivre, cette quête un peu vaine de soi.

Le visionnage de ces films a été à la mesure de la révélation attendue. Quelque chose comme « Je suis donc celle-là? ». Une petite fille violemment joyeuse et sautillante. Sur la pellicule, des fraternités formidables avec d'autres enfants semblables aux étoiles dansantes de Nietzsche. Nous étions ces enfants-là. Et alors se pose la question : que s'est-il passé, une vie durant, pour que l'erreur subsiste de ce récit de nous-mêmes comme d'être tourmentés?

Cette image tremblotante trahit tout ce que la chronique postérieure de nos mémoires s'est attachée à masquer. Des natures enfantines souriantes. Concentration, regards affûtés, attention à tout ce qui bouge, comme les chats. Les muscles visibles, l'action permanente. Être à notre affaire. Marcher avec des échasses, grimper

sur la fourche du pommier, y arborer un air victorieux, escalader la vieille charrue, lâcher les pédales à vélo, gratter la terre à la recherche de vers, sauter dans un baquet plein d'eau, donner une poignée d'herbe à un cheval, main bien à plat, par-dessus le fil de fer barbelé. Être à notre affaire dans le moindre petit geste. Et on se dit que c'est ça la nature propre de l'enfance, cette *affaire* et ce *à faire* vers lesquels nous sommes constamment tournés. Plus tard, on se distrait, on s'absente, des choses et de nous-mêmes en voulant précisément s'y adonner. C'est émerveillant de se découvrir si vrai, dans ces films. On l'a donc été, vrai, de cette « vérité » de nous qui s'est éloignée depuis des années comme un mirage chaque fois qu'on a cru l'atteindre. Mais justement, elle est là. Sur l'écran, la splendide inconscience de l'enfance se lit comme dans un livre ouvert. Une impression formidablement apaisante, quelque chose comme le « retour au pays natal ».

*

Cette région de notre vie qu'on croyait derrière nous est pourtant notre matière la plus

PAULE DU BOUCHET

La langue de l'hirondelle

Matière sculptée par le souvenir, l'enfance est ce qui nous façonne d'un flot continu et souterrain. Aux abords de la maison de la grand-mère, dans une boucle de la Seine entre forêt et falaise crayeuse, le temps de l'été s'étire. Paule du Bouchet a cinq ans, sept ans, neuf ans. Avec toute une petite bande, emmenée par le cousin David, à peine plus âgé, bien plus casse-cou, elle construit des cabanes, explore des maisons abandonnées, exerce avec furie le pouvoir de nommer les choses. Le père leur lit *l'Odyssée* et parle la « langue de l'hirondelle », cette langue de vérité et de sauvagerie par laquelle l'enfant crée où se réfugier hors des conventions. C'est la langue du poète. Et celle de qui renoue intimement avec soi.

*Paule du Bouchet est éditrice et autrice. Elle a notamment publié *Debout sur le ciel* (2018, prix Anna-de-Noailles de l'Académie française), *L'annonce* (2022) et *L'année blanche* (2023) aux Éditions Gallimard, ainsi qu'*Emportée* (réédition 2020) aux Éditions des femmes-Antoinette Fouque.*



La langue de l'hirondelle

Paule du Bouchet

Cette édition électronique du livre
La langue de l'hirondelle de Paule du Bouchet
a été réalisée le 22 novembre 2023
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782073026934 - Numéro d'édition : 598691)

Code Sodis : U57625 - ISBN : 9782073026941

Numéro d'édition : 598692